

## Le connu, l'inconnu

Le connu, l'inconnu, le geste, le lieu du corps et ma part dans l'ombre : les artisans de la demeure font silence dès l'étirement de la pensée.

Qui est là ? demande le locataire du cœur.

Qui flotte comme des bois rongés par le sel de la mer ?

Qui s'enflamme dès les premiers regards posés sur le monde ?

L'enfant est trop rabougri en nos châsses de vie.

Les ratures au jour font des scarifications qui entament le fond de nos mémoires.

Je vois tes pas hoqueter par timidité... avance... avance... !

Les biffures grandissent. C'est le prétexte à s'arrêter. Le chyle coule des bras. Il est aussi clair que nos peurs sont troubles : rouges, vertes ou noires. Glacées, aussi, parfois.

Les rages s'estompent et l'âge vient lisser le peu qui reste de peau.

Parfois on perd les langages. N'est-il jamais arrivé de ne plus comprendre ses propres mots ; d'avoir l'impression de ne plus parler sa langue, une langue connue, une langue partagée ; et se retrouver seul en prononçant des mots que l'on ne comprend même plus. Parfois on perd des langages. Des peuples entiers, par le monde, perdent leurs langages comme leur histoire. Moi hier soir, face à la vitre, je ne me suis plus compris et personne ne s'est trouvé là pour assurer une quelconque traduction.

C'est la grâce des voleurs de buée. Avancer heureux. Danser sans musique. Agiter son bonheur sur l'écharde des souffrants. Manger du ciel. S'étaler sur tout l'horizon. Prendre les cœurs d'assaut et les libérer comme font les vrais pêcheurs avec les poissons des lacs. Cuire les fossiles pour en extraire du temps. Ramper pour connaître les secrets des serpents. Regarder devant pour commencer nos mémoires. Aimer de suite pour ne pas mourir sur-le-champ.

La vie me vient parfois par fragment. Entre deux « je meurs », deux « je ne suis plus ». *Même pas je suis*. Crénelée, la vie. Hoquetant, le souffle. Par stries, la vue. Tant et si bien que ma peau a du mal à finir de s'étendre partout sur mon corps. Lui non plus n'arrive pas à se finir. J'ai des bouts de membres que j'enroule avec de la gaze parce qu'ils ont encore à vifs. C'est le destin des fragmentés. J'ai espoir qu'un jour je puisse être totalement couvert de peau, au complet juste avant de mourir ; juste pour avoir l'idée de ce qu'est une vie continue, qu'un corps tapissé de peau. Un corps à l'abri, enfin.

Alors où est la peur ? Nulle part sinon dans ce désir qui monte parfois comme une joie inverse. Où en sommes-nous ? La fleur sent la terre et les feuillages conversent avec l'humus. Que rendre à l'autre ? Celui qui ne veut rien que de la lumière, rien que des jeux en plein jour, rien que des entrelacs de souffle posés sur la bouche amoureuse. Le noir n'existe pas. C'est une impuissance de nos regards. Une illusion de nos poids. Un métal vil. Une erreur de la vue. Le noir n'a rien à faire avec le soir qui s'étire jusqu'à la pause.

J'entre dans l'insectitude. Me replis puis ouvre les élytres. Le monde est un autre monde. Le monde est différent. Il n'est plus conforme à mes habitudes d'homme humain. Il est un regard nouveau de l'effet de la lumière sur les choses et ses formes. Je ne sens plus avec des narines. Je ne sens plus qu'avec des ondes. L'air est un ensemble de chemins qui conduisent à des sources

nouvelles, à des destinations que je ne soupçonnais pas. Je suis dans l'insectitude et mon corps sans poids découvre la vraie pesanteur de l'air. Il découvre aussi comment le vent me pousse vers des lieux précis. Il n'y a pas de hasard quand on est dans l'insectitude. Il y a des reflets que le soleil offre comme des indices à suivre pour se nourrir, pour se comporter sans égarement. Pour obéir à sa loi. C'est le soleil, c'est l'air et c'est le vent, c'est la lumière et le dit des formes qui sont les véritables balises de ma courte existence. Vie brève. Vie fondue par un temps qui ne résonne ni ne raisonne comme jadis. Je suis dans l'insectitude et, en quelques minutes à présent dissolues, je passe de la recherche de l'amour à la condition essentielle qui est celle d'aimer sans rien attendre de l'amour.

On est où, là ? Dans la clairière, dans les rues et sur les toits. Dans nos sens, au bout de la route, au cœur du virage. Dans le ciel, dans la rougeur des joues, au bord des lèvres qui s'étirent. Dans la peau du ciel. Dans l'œil de l'ours. Les efforts à faire pour se regarder sont immenses. Les élans toujours parfaits, les désirs toujours en instance. On part. On se donne des routes à tracer. Les points de vue à rejoindre. Les entrailles sont inspectées doucement. Parfois on souhaiterait ne rien oublier de ce que l'on porte en soi, au fond de soi. Non pas sur la peau. Dessous. Je disais : les entrailles... elles sont là. Près de nos mains sans que jamais on ne puisse les toucher. On les écoute mais on ne les touche jamais. C'est ainsi. Ça passe par l'imagination. Par le tâtonnement, par l'attouchement de soi à travers soi. Parfois on palpe ce qui nous semble être un peu ferme, et, par crainte, on relâche tout dans une intense expiration. Et on se retrouve encore là, les mains, les doigts au-dessus de notre corps, orphelin d'un savoir qui nous échappe. On est où, là, se demande-t-on toujours... ?

Le chant du crapaud est pour moi le plus beau chant crépusculaire qui soit. Et quand quelques oiseaux nocturnes s'y mêlent, ce n'est que joie, béatitude. Je reste coi en écoutant ce concert improvisé. Rien n'oblige quiconque à chanter, à magnifier la nuit. Mais l'air frais s'emplit soudainement d'une telle intensité, qu'il ne semble rien de plus beau au monde que cette simplicité qui me rend profondément gai. Le chant des crapauds est le début d'une noce de tendresses.

Raccourcir les élans pour que vivent les essentiels... dissoudre les tragédies pour que s'éclairent les noyaux... et allonger les pas pour vaincre l'impatience.

Les paroles s'effacent. Je suis là, dans le spectacle... et las de ne plus rien entendre.

La saison des bûchers commence. J'ai peur parce que je suis un sorcier de tendresse. Je fais la conversation avec de vieux anges. Le feu des Obscurs me guette. Ma parole se voile pour ne pas être repérée dans la Babel des fauves. Mon corps se tapit dans les ombres fraîches de la pensée. Les bougies des Obscurs brûlent l'espace du jour. La mélasse blanche de leur paraffine moule l'empreinte de mes mains. Dehors le soleil fond la peau à fleur de corps. La lumière noire brûle de l'intérieur chaque parcelle de chair. Je rampe dans l'espace et mords la poussière des étoiles.

Des jeunes gens sautent par dessus le feu. Je les vois et j'ai l'impression qu'ils arrivent du centre du feu. Ils semblent sortis de nulle part. Ils bondissent comme des fauves. Les flammes ne les brûlent pas. C'est la Saint-Jean et tout le monde est heureux. On fête la bascule des horloges. On essaie d'entraîner le bonheur le plus loin possible quitte à risquer l'incendie de soi.

Les os m'ont toujours intrigué. Ils forment la charpente de l'inconnu permanent. Les os sont en nous mais nous en avons une connaissance de l'extérieur. Notre squelette est un intérieur extériorisé. On ne fera jamais connaissance avec lui tant il est intrinsèquement lié à notre support de vie. L'idée même de voir un jour un os de moi me terrifie. Ma charpente osseuse m'est aussi étrangère qu'elle m'est chère. Son étrange présence dans mon corps ne fait jamais état d'elle-même. Néanmoins, le squelette occupe un territoire de chair. Mon territoire de chair l'étreint amoureusement pour le tenir droit. L'un ne peut se passer de l'autre pour exister. Et tout cela vit, et tout cela circule, et tout cela s'anime, tout cela ne connaît aucun repos... Tout ce délicieux vacarme est totalement autonome, tout en étant une part fondamentale de moi. Je connais. J'ignore. Je vois le jour, je ne vois pas la nuit. La face cachée de mon être est une puissance indépendante de celui-ci.

Je n'ai qu'une seule forêt. Elle est en moi. Je la porte comme un endroit de sainteté. La forêt se déplace avec moi tout le temps et je m'y déplace tout en restant là. Mais ma forêt est aussi une vraie forêt avec de vrais arbres, de vraies fleurs, de l'air véritable et même du vent qui fait chanter les branches. Elle n'est pas loin de chez moi. À quelques kilomètres du village. J'y vais à pied quand j'ai le temps, sinon j'en ai pour quelques minutes en voiture. Je vais souvent promener dans cet endroit. J'ai l'impression d'entrer dans un monde bienveillant, dans une matrice qui donne de la force et de la tendresse. Là s'y trouvent plusieurs sentiers que je connais bien, tout comme le massif forestier que je parcours depuis des années. J'y puise d'innombrables ressources : cette forêt est une source et une ressource. Elle me nourrit, elle me porte, elle m'accueille. Elle n'a pas d'heure d'ouverture, de congés annuels, de rendez-vous importants. Elle est disponible à chaque seconde qui passe. Elle a la grâce de l'éternité immobile. Ma forêt est unique et différente à chaque instant, autre à chaque pas, encore plus belle chaque jour.

Souvent lorsque je ferme les yeux ou quand je suis une personne noyée dans le quotidien, quand je deviens anonyme ou quand je m'occupe à une tâche qui ne nécessite pas grande attention, je vais dans la forêt. Je m'y retrouve à la vitesse de la pensée. J'y suis quand j'y pense. Aussi vite que ça : cet espace est bien plus qu'une série de mamelons qui se succèdent, bien plus qu'une réserve sylvestre et que le domaine des renards et des chevreuils, c'est aussi l'espace de ma sauvage pensée, le creuset de mon or personnel.

Le vent me donne de la voix. L'air me donne de la voix. La terre me donne de la voix. L'eau me donne de la voix. La peau des humains me donne de la voix. Le regard des femmes me donne de la voix. La plume du rossignol me donne de la voix. L'espoir d'aimer toujours plus me donne de la voix. Je chante par delà les montagnes et les nuages. Mon chant est clair. Mon chant est chair. Je cherche la trace de la première des premières lumières que l'obscurité enfanta. Je cherche cette trace sous l'écorce des pierres, je la trouve sous le pas des cailloux. Aujourd'hui je me réveille d'un long sommeil. J'étire mon corps jusqu'au sommet des arbres. Mes muscles ont disparu pour laisser place au désir d'être dans l'immense et dans le minuscule tout à la fois.